1570. *Le Mariage des arts au cœur des guerres de religion.* Actes du colloque de Paris (mai 2013). Études réunies par HUGUES DAUSSY, ISABELLE HIS et JEAN VIGNES. Paris, Honoré Champion, « Colloques, congrès et conférences sur le XVI^e siècle », 2019. Un vol. de 302 p.

De l'année 1570, Philippe Desportes, poète qui certes ne fait pas de l'éloge le cœur de son art, ne retient dans ses vers ni la paix de Saint-Germain qui mit fin à la troisième guerre de religion, ni le mariage du roi Charles IX, ni la création par son ami Jean-Antoine de Baif et par le luthiste Thibault de Courville d'une Académie de poésie et de musique officiellement soutenue par le jeune souverain. Il y avait pourtant bien là matière à célébration pour un poète de cour dont la notoriété reposait en partie sur la mise en musique de vers encore inédits. Lorsqu'au printemps 1573, il confie pour la première fois ses œuvres à l'imprimeur, il ne semble se souvenir que de la mort de Claude de L'Aubespine et de la longue maladie qui durant six mois l'a tenu éloigné de ses amis et des milieux mondains où il triomphait : « Je te doy bien haïr malencontreuse année », s'exclame-t-il.

Les organisateurs du colloque dont les actes paraissent enfin ont pour leur part fait le pari que cette « malencontreuse année » 1570 pouvait également être le support de ce qu'ils qualifient de « micro-histoire culturelle » et ils ont convié des spécialistes de différentes disciplines à concentrer leur attention sur une courte période et à croiser leurs compétences pour retrouver l'épaisseur historique d'une année qui devient sous ces regards un point d'articulation dans l'écoulement continu du temps.

La première partie, « 1570, une année comme les autres ? », offre un bref tableau de Paris sous la plume de Jean-Pierre Babelon, un examen de la situation critique que connaît l'édition parisienne par Malcolm Walsby et une plongée loin des fastes officiels grâce aux regards jetés sur l'actualité locale mais aussi internationale par Claude Haton, curé de Provins, dont Daniel Ménager relit le *Journal* pour y entendre « battre le cœur » de l'année, invitant chacun à se « souvenir que les acteurs de l'histoire, peut-être même le roi en personne, ne vivent jamais que du particulier ».

Les fastes officiels sont en revanche au cœur de la deuxième partie du volume : « Paix et mariages ». Deux articles s'intéressent à la paix de Saint-Germain. Nicolas Breton examine les quelques sources qui permettent d'étudier les relations méfiantes des chefs huguenots avec la cour de France tandis qu'Adeline Lionetto trouve dans les vers de Ronsard les signes du fragile équilibre qui se met en place alors, chantant l'harmonie et l'ordre retrouvés tout en célébrant un roi solaire potentiellement terrible et destructeur. Trois articles sont consacrés au mariage de Charles IX et d'Elisabeth d'Autriche, événement qui fait déborder 1570 sur 1571 puisque les cérémonies parisiennes initialement prévues en novembre 1570 furent reportées en mars de l'année suivante. Nicolas Le Roux explore les tractations diplomatiques qui permettent finalement l'union. Luisa Capodiceci lit des ambitions de paix universelle dans le décor des arcs jumeaux dressés lors des entrées des souverains dans la capitale tandis que Jeanice Brooks et Thorsten Hindrichs s'attachent aux échanges culturels que les noces royales suggèrent et l'illustrent avec les *Sonetz de Ronsard* du compositeur Philippe de Monte : l'échange poético-musical accompagne l'action politique.

La musique a la part belle dans la troisième partie consacrée à l'actualité littéraire et musicale de 1570. *Musique* de Guillaume Costeley invite Jean-Claude Ternaux à suivre le musicien s'appropriant les trois chœurs de *Porcie*, vraisemblablement en accord avec le dramaturge Robert Garnier. *Musique* de Costeley encore avec les « Chansons en façon d'airs », où Nahéma Khattabi décrypte le motif de la ville saccagée et les linéaments d'une édification du prince invité à songer aux conséquences de ses actes ; une manière, peut-être, d'œuvrer pour la paix. Emmanuel Buron interprète pour sa part les liminaires que Jodelle offre en tête du *Mellange* d'un autre musicien, Orlande de Lassus ; il y trouve des informations sur la pratique des bourgeois amateurs de musique et s'interroge sur le rôle de la mise en

musique des vers chez un poète pour qui la publication a toujours été problématique. La fondation de l'Académie de poésie et de musique ne pouvait être omise dans ces chapitres consacrés à l'actualité culturelle. Jean Vignes en retrace la naissance au gré de l'écriture par Baïf de vers mesurés. Isabelle His s'intéresse aux répertoires qui environnent la création de l'académie, versions non-quantitatives de vers pourtant mesurés ou versions quantitatives ou accentuelles de vers non mesurés qui peuvent représenter des états provisoires, transitoires ou périphériques de la production académique. Musique encore sous la plume d'Olivier Grellety Bosviel, mais dans la dimension commerciale de sa diffusion imprimée et dans le cadre des évolutions législatives dont témoigne le privilège royal octroyé à Giovanni Antonio di Mayo. Au cœur de ces articles, Jean Balsamo s'attache à une publication qui n'a rien de musicale : la traduction française de la *Cité de Dieu* par Gentian Hervet. Si elle n'est pas un événement éditorial, ni un événement dans la diffusion de l'augustinisme, cette publication « contribue pourtant à éclairer l'année 1570 sous la triple lumière de la religion, de la politique et des lettres sacrées et profanes, comme une année augustinienne ».

1570 n'est sans doute pas une année marquante de la grande histoire ; à bien des égards, ce ne fut pas une année plus remarquable que tant d'autres. Mais les études rassemblées ici montrent combien ce ne fut pas une année vide, combien la vie culturelle, surtout dans le domaine musical, l'a remplie, étroitement liée à la vie politique du royaume.

BRUNO PETEY-GIRARD